
LES
BEN - DJELLAB
SULTANS DE TOUGOURT

NOTES HISTORIQUES

SUR
LA PROVINCE DE CONSTANTINE

(Suite. — Voir les nos 133, 135, 136, 137, 140, 141, 142, 146, 147, 151, 152, 153, 154, 155, 160, 161, 162, 164, 165, 166, 167 et 168.)

Batna, le 2 juin 1844.

Monsieur le Maréchal,

J'ai déjà eu l'honneur de vous rendre compte des premiers résultats obtenus cette année par la division de Constantine ; la fin de mars et les premiers jours d'avril furent employés à compléter ces opérations.

Deux bataillons, sous les ordres du colonel Buttafoco, furent chargés de réparer l'ancienne voie romaine qui traversait le défilé d'El-Kantara. Ce travail, dirigé avec beaucoup de zèle et d'intelligence par M. le capitaine du génie Riffaut, assure une communication directe et constamment praticable entre le Sahara et le Tell, abrège la route de plusieurs lieues et permet aux

colonnes et aux caravanes d'éviter les passages les plus difficiles et les plus mal hantés; il fut exécuté en onze jours.

Le colonel Buttafoco fut rejoint à El-Kantara par le commandant Thomas, qui était resté à Biskra avec les tirailleurs de Constantine pour compléter l'organisation du pays, faire rentrer les derniers impôts et installer dans la kasba la garnison indigène destinée à assurer l'autorité du cheik El-Arab et du kaïd des Ziban. Le détachement fut laissé sous les ordres de M. Petitgrand, lieutenant; au départ du bataillon, il se composait de 255 tirailleurs, parmi lesquels 49 anciens soldats de Constantine restés de bonne volonté; les 206 nouveaux soldats, recrutés dans le pays, étaient tous propriétaires, quelques-uns seulement avaient servi dans le bataillon régulier du khalifa d'Abd-el-Kader, dont on n'avait plus entendu parler. Un approvisionnement de cartouches et deux petits mortiers avaient été laissés dans la kasba. Les contributions perçues sur les lieux avaient permis d'assurer le service de la solde pour six mois, et celui des subsistances pour un mois. Le pays était dans un état de tranquillité parfaite et les nomades se mettaient en route pour le Tell.

A Batna, le colonel Lebreton, investi du commandement des troupes échelonnées sur la ligne d'opérations de Constantine à Biskra, avait profité de la présence de nos bataillons sur plusieurs points, pour décider la plupart des tribus riveraines de la route à descendre dans la plaine et à acquitter leurs contributions. Mais il était évident que ces soumissions ne présentaient pas de garanties réelles. La tente d'Ahmet-Bey, à quelques lieues du camp, était un foyer permanent d'intrigues et d'hostilités. Fiers de la virginité de leurs montagnes, où jamais armée n'avait pu pénétrer, les Oulad-Sultan, ses hôtes, continuaient à prêcher la guerre sainte. Principaux instigateurs des attaques du camp de Batna, mis, en quelque sorte, au ban de la province pour leurs brigandages, craints et détestés de la plupart des tribus, ces montagnards pouvaient être parfaitement choisis pour servir d'exemple et permettre d'obtenir la soumission de leurs voisins par des moyens moins rigoureux.

Le 21 avril, toutes les troupes étaient ralliées. Six bataillons, 500 chevaux et une batterie de montagne étaient concentrés à

Magous, au pied du djebel Oulad-Sultan. Un mot sur la situation du pays où nous allions opérer.

Le groupe de montagnes au bas desquelles vient se terminer la plaine de Sétif et des Abdelnour, et qui est séparé du djebel Aurès par le défilé de Batna, formait du temps des Turcs le commandement du cheik Belezma. Une vallée large et couverte de riches moissons, traverse ce pays et ouvre une seconde communication entre le Sahara et le Tell. Sur les dix tribus qui l'occupent, six avaient, en partie, fait leur soumission, trois à Batna, trois auprès du général Sillègue. Les autres n'avaient pas encore fait des démarches directes, mais celui qui avait exercé le dernier l'autorité sur elle, le dernier des hommes importants de la province resté fidèle à la cause d'Ahmet-Bey, Mohammed ben Bou-Azziz, était venu à Constantine, au mois de janvier, me demander l'aman et m'assurer des bonnes dispositions de ses frères. Cependant, les espérances bien vagues qu'on avait pu donner pour la pacification du pays, tant sur cette démarche que sur les soumissions obtenues à Sétif, furent bientôt déçues. Les tribus du Belezma, et Bou-Azziz lui-même, avaient été entraînés par les Oulad-Sultan à prendre part aux attaques de Batna; leurs intérêts étaient liés ensemble, et il fut bientôt évident qu'il n'y avait pas même de neutralité à attendre de leur part. Une seule tribu, la plus petite, il est vrai, celle des Beni-Iffren, qui obéissait aux marabouts de Magous, nous a prêté un constant et loyal concours.

Le mauvais temps avait retardé et contrarié nos premiers mouvements. Le 24 avril, au matin, il paraissait meilleur et je me décidai à pénétrer dans la montagne. Un bataillon formait l'avant-garde, il était suivi par l'artillerie, la cavalerie et les bagages, couverts de chaque côté par un bataillon; un 4^e bataillon formait l'arrière-garde. Notre réserve de vivres était restée à Magous sous la garde du 31^e. La colonne marchait depuis près de trois heures sans avoir rencontré personne, lorsqu'un brouillard épais vint la surprendre sur une pente raide et boisée. C'est à ce moment que le combat commença. Les Kabyles, profitant de l'obscurité profonde où nous nous trouvions, attaquèrent avec furie les compagnies du 22^e qui formaient l'avant-

gardé; l'offensive fut reprise immédiatement; une charge à la bayonnette éloigna sur ce point l'ennemi pour quelque temps. Mais il s'était jeté aussi sur le goum du khalifa Ali et du kaïd Ben Ouani qui marchait sur notre flanc gauche. Les cavaliers arabes, habitués à regarder les montagnards comme des ennemis invincibles quand on va les chercher chez eux, ne firent aucune résistance et se rabattirent sur le convoi. Le khalifa et Ben Ouani, depuis longtemps renommés par leur intrépidité, restés seuls à leur poste avec quelques cavaliers dévoués, rencontrent une section de voltigeurs du 2^e de ligne, déployée en tirailleurs, s'y rallient, et cette poignée d'hommes, marchant avec résolution sur les assaillants, leur fait éprouver des pertes sérieuses. Malheureusement, cet acte de courage n'avait pu empêcher le désordre qui s'était mis dans le goum de gagner les Arabes du convoi. Épouvantés par les cris de détresse de nos auxiliaires, attaqués seulement par quelques fantassins qui s'étaient glissés à la suite des cavaliers en déroute, et que le brouillard avait dissimulés aux bataillons chargés de flanquer la colonne, les muletiers arabes jetèrent leurs charges pour se sauver à Magous. L'arrière-garde, qui n'avait pas été engagée, en arrêta un bon nombre et leur fit rebrousser chemin. Il fallut s'occuper immédiatement de rétablir la communication que cette panique avait interrompue, et rallier les différentes fractions de la colonne qui se perdaient au milieu des brouillards. Le colonel Tatareau prit position avec deux compagnies et une section d'artillerie, et, malgré la supériorité du nombre, arrêta le mouvement offensif de l'ennemi sur notre flanc gauche. Un escadron de chasseurs et un de spahis, rétrogradant vers l'arrière-garde, chargèrent à droite et à gauche et rétablirent la communication. En même temps, l'action se terminait à la tête de la colonne où l'ennemi avait reparu plus nombreux et plus audacieux. Chargé vigoureusement par un escadron de chasseurs, conduit par le colonel Noël, que n'avait pu arrêter l'âpreté du terrain, écrasé par les pièces qui tiraient à mitraille et auxquelles, dans cette nuit profonde, les cris sauvages des montagnards servaient comme de point de mire, il fut encore forcé de s'éloigner. Il était donc repoussé sur tous les points et ne faisait plus qu'entretenir de

loin une fusillade presque insignifiante. Mais l'obscurité, dont l'intensité redoublait encore, ne permettait plus à nos guides de voir la route. Nous ne pouvions distinguer, ni le nombre de ceux auxquels nous avions affaire, ni les positions qu'ils occupaient, ni le terrain que nous allions parcourir. Continuer à avancer eût été une grave imprudence. Je me décidai à regagner notre bivouac, où la colonne rentra dans un ordre parfait. Le découragement de l'ennemi était tel qu'il ne songea pas à suivre notre arrière-garde. Depuis, des perquisitions nous ont fait connaître que la plupart des charges, abandonnées par les muletiers arabes, avaient été pillées par les cavaliers du goum, dès que les démonstrations faites sur les flancs de la colonne eurent éloigné l'ennemi qui s'était introduit dans le convoi.

Le 26, le général Sillègue fut, avec sa brigade, chercher à Sétif un convoi de vivres. Je profitai de son départ pour évacuer en même temps nos blessés et nos malades. En attendant son retour, la colonne resta aux environs de Magous, campée sur les moissons des Oulad-Sultan. Ceux-ci avaient fait des pertes cruelles dans la journée du 24, ainsi que les nombreux contingents venus à leur aide de l'Aurès et des diverses tribus du Belezma ; plus de 100 hommes avaient été tués, entre autres 17 tolbas ou marabouts. Ils firent, auprès de moi, une démarche assez vague et qui, d'ailleurs, ne pouvait être acceptée ; il fallait, avant tout, leur infliger un châtement sévère, et tout fut préparé pour le rendre aussi complet que possible.

Les nomades que le cheik El-Arab amenait du désert reçurent ordre de nous rejoindre et vinrent s'établir sur les récoltes de l'ennemi ; leurs immenses troupeaux, s'abattant sur les champs comme une nuée de sauterelles, y causèrent un dommage irréparable. Quatre grandes tribus du Tell, campées sur différents points, fermaient les principaux passages et concouraient à cette destruction.

Cette concentration et le mouvement sur Sétif, nous amenèrent à la fin du mois. Le 1^{er} mai, la colonne rentra dans la montagne. Cette fois, le ciel était clair. Un peu au-dessus du point où s'était engagée l'affaire du 24 avril, une nuée de Kabyles, s'avancant avec assez de résolution à travers les brouillards, vint attaquer

les tirailleurs qui couvraient notre flanc gauche. La colonne s'arrêta. Deux bataillons jetèrent leurs sacs, firent face à l'ennemi, se déployèrent, et, par un mouvement au pas de course, le rejetèrent dans un ravin boisé où il ne s'attendait pas à être poursuivi. Le désordre se mit dans cette masse confuse qui disparut de tous côtés, abandonnant une quarantaine de cadavres; l'artillerie acheva sa déroute. Le succès de cette journée est dû principalement à la vigueur et à la décision que le 22^e et le 31^e apportèrent dans leur mouvement offensif. Nous fûmes coucher au centre du pays, à Bir, lieu ainsi nommé d'un puits situé au fond d'un entonnoir de rochers et que l'on regardait avec raison comme une position inexpugnable, puisque jamais, malgré de nombreuses tentatives, les colonnes turques n'avaient pu y parvenir.

Dans la nuit, j'appris que les tribus de l'Aurès, voulant soutenir les Oulad-Sultan, se rassemblaient en grand nombre pour attaquer le camp de Batna, dont nous étions à environ 15 lieues. Le 2 au soir, toute la cavalerie arrivait à Batna, où l'infanterie pouvait nous rejoindre le lendemain.

Ce mouvement rapide et inattendu, succédant à une affaire heureuse, produisait l'effet que j'avais espéré. Les gens de l'Aurès, convaincus de notre force et de notre mobilité, se dispersèrent et quelques-uns des leurs furent envoyés à Batna pour traiter de leur soumission.

Après un séjour, la colonne traversa, sans coup férir, la montagne des Ouled-Chelich et des Ouled-Bouaoun, dont nous épargnâmes les troupeaux, et vint rejoindre le convoi resté près de Magous sous les ordres du général Sillègue.

Le 8, nous reprenions la direction de Bir, mais les Oulad-Sultan ne songeaient déjà plus à nous opposer de résistance. Loin de nous attendre, ils se sauvaient en toute hâte vers un ravin profond, abrupt et percé de grottes où ils espéraient cacher leurs richesses et leurs troupeaux. Vers 5 heures du soir, nous étions sur la queue de l'émigration. Les tentes d'Ahmet-Bey, encore dressées, et une grande partie de ses bagages tombèrent d'abord en notre pouvoir; nous sûmes depuis que ce qui avait échappé lui avait été enlevé par les tribus dont il avait causé le

malheur. Deux petites colonnes, composées de cavalerie et d'infanterie sans sacs, sous les ordres du colonel Noël et du lieutenant-colonel Bouscaren, se mirent à la poursuite de l'ennemi qui cherchait un refuge dans ces grottes; malgré des difficultés inextricables, quelques détachements y pénétrèrent derrière lui; dans une seule, une douzaine d'individus furent tués, des troupeaux, beaucoup de mulets et de chevaux chargés d'effets furent ramenés au camp. La poursuite et le pillage durèrent jusqu'à la nuit.

Cette journée fut, on peut le dire, le dernier épisode de la lutte.

Dès le lendemain, et pendant quatre jours, les fantassins et cavaliers du cheik El-Arab montaient au lever du soleil dans le ravin d'où nous avions débusqué les Oulad-Sultan et qui leur servait de dépôt. Chaque soir, ils ramenaient dans leurs douars leurs mulets et leurs chevaux chargés de grains de toute espèce. Le butin fut immense.

Pendant ce temps, notre colonne parcourait les montagnes en tous sens et parvenait aux lieux les plus inaccessibles, sans rencontrer aucune résistance, enlevant, chaque jour, quelques troupeaux et des groupes de fuyards perdus dans les bois. Dispersées de tous côtés, ruinées par l'acharnement de cette poursuite et par la dévastation de leurs grains, les tribus hostiles étaient dans le plus grand découragement. Le 12 et le 13, on tomba sur des rassemblements plus considérables, et ces nouveaux coups les décidèrent à se rendre à discrétion. Le soir même, les grands des Ouled-Bouaoun, qui sont la tribu noble du pays, vinrent se jeter à mes pieds en me demandant pardon pour eux et leurs frères, à quelque condition que ce fût.

Le 14, la colonne, qui s'était subdivisée plusieurs fois pour traquer les fugitifs, était de nouveau réunie à Batna. J'y reçus, à mon arrivée, une nouvelle grave et qui devait apporter quelque changement dans notre plan de campagne.

Un billet du sieur Pelisse, sergent-major du détachement laissé à Biskra, m'informait que, dans la nuit du 11 au 12, une révolte avait éclaté dans la garnison, que sur les huit Français restés dans la place, lui seul avait échappé et que le khalifa

d'Abd-el-Kader en avait profité pour rentrer dans la kasba. Cette lettre était écrite de Toulga, dans le Zab-Dahari, où le sergent-major s'était réfugié avec le kaïd au milieu de populations restées fidèles à la France.

Les renseignements donnés par le porteur de la lettre me firent penser de suite que le pays était étranger à cette trahison. Cependant, je crus devoir tout disposer pour paraître dans le Zab avec des forces considérables et avec les moyens d'y séjourner quelque temps. Mais il m'importait aussi d'y arriver vite, et l'heureuse coïncidence de notre retour à Batna avec l'arrivée de ces nouvelles, nous permettait d'obtenir ce double résultat. Laissant dans le Belezma deux bataillons et quelque cavalerie, sous les ordres du colonel Lebreton, pour recueillir les fruits de nos opérations, percevoir les contributions, prendre des otages et organiser le pays, je partis avec le reste des troupes.

Le 18, au point du jour, j'arrivai avec 500 chevaux à Biskra où je fus rejoint le lendemain au soir par cinq bataillons et un convoi portant 20 jours de vivre. Personne dans le Zab ne se doutait de notre approche. On nous croyait encore aux prises avec les montagnards; mais déjà le khalifa Ben Ahmet Bel Hadj n'était plus dans la kasba. Voici le résumé sommaire de ce qui s'était passé :

Après l'affaire de Mechounèche, Ben Ahmet Bel Hadj avait disparu. On le croyait parti pour le Djerid; on sut bientôt qu'il était caché dans l'Aurès. Il errait avec sa petite troupe, que la désertion affaiblissait chaque jour, demandant l'hospitalité aux montagnards et essayant de les entraîner dans sa cause, mais il échoua complètement et ne put obtenir d'eux de secours d'aucun genre. Ses efforts pour exciter une insurrection dans le Zab ne réussirent pas mieux. Jamais ce pays n'avait été plus calme et plus prospère; nulle part les ordres émanés de l'autorité française ou de ses représentants ne s'exécutaient plus facilement. Cependant, tout en constatant cette heureuse situation, M. Petit-grand, dans sa dernière lettre datée du 8 mai, m'informait des sourdes menées de Bel Hadj. Malheureusement, ce jeune et brave officier n'attacha pas aux renseignements qu'il avait reçus toute

l'importance qu'ils avaient. Dans sa loyauté, il ne prit pas, contre une trahison ou une attaque imprévue, quelques mesures commandées par la prudence et qui auraient, peut-être, prévenu le fatal événement dont il a été la première victime.

Dans la nuit du 11 au 12, vers deux heures du matin, des coups de feu furent tirés sur la garde du troupeau. Croyant avoir affaire à des maraudeurs, les cavaliers de la Nouba ripostèrent; mais les hommes de la garnison, qui étaient de garde avec eux, se joignirent immédiatement à l'ennemi. En même temps, et comme à un signal donné, les trois officiers français et le fourrier, qui s'étaient levés au premier bruit, furent massacrés. Les soldats qui n'étaient pas du complot, tirés de leur sommeil, virent au milieu d'eux beaucoup de nouvelles figures. On leur dit que c'était des amis qui étaient venus coucher au fort. C'étaient les gens du khalifa, au nombre de 150 au plus, et que les traîtres venaient d'introduire. Les soldats de Constantine, perdus au milieu des autres, ne purent faire aucune résistance; privée de ses chefs, la petite troupe se débanda ou passa à l'ennemi. En vain le sergent-major Pelisse essaya de la maintenir dans son devoir; il n'échappa lui-même que par miracle et fut sauvé par quelques hommes qui s'étaient particulièrement attachés à lui et qui l'entraînèrent chez le cheik de Toulga.

Le 12, au matin, Ben Ahmed bel Hadj accourut en personne prendre possession de la kasba. Il y reçut la visite de quelques hommes de Biskra et de Sidi-Okba, qui vinrent à lui, les uns par faiblesse, les autres par attachement à sa cause, mais il ne put prendre aucune mesure contre ceux qui refusèrent de se présenter devant lui. Bientôt il apprit que le sergent-major Pelisse et le kaïd de Biskra rassemblaient du monde dans les Zab-Dahari et Kobli, que Ben-Djellab, cheik de Touggourt, leur envoyait une partie de sa cavalerie, que les Oulad-Soula prenaient les armes. Pensant que nous-mêmes nous ne tarderions pas à arriver, il ne songea qu'à la fuite. Il demanda des mulets aux montagnards pour enlever nos approvisionnements; ces mulets lui furent refusés. Il fit charger alors l'argent et la poudre sur les chevaux de la Nouba, abandonnés dans la kasba, et le 17, il repartit pour la montagne. Nous sommes arrivés le 18,

sans rencontrer nulle part ni hostilité, ni résistance. Je pris immédiatement des mesures pour rassurer la population, qui s'attendait à des représailles terribles, et dont une partie avait pris la fuite. En même temps, je fis commencer une enquête sur ce qui s'était passé, afin de connaître les vrais coupables et de préparer leur châtement. Voici donc quelle était la situation de la vaste région où nous venons d'opérer.

Les populations nomades du Sahara étaient dans le Tell et venaient de prouver leur docilité, par la part qu'elles avaient prise à la réduction des Ouled-Sultan. Parmi les populations sédentaires, les habitants de Biskra et de Sidi-Okba avaient seuls montré, soit de l'indifférence, soit même de l'attachement à la cause du khalifa. C'était les contingents de ces deux villes qui avaient ourdi le complot du 12 mai et massacré les officiers français. Tout le reste du pays, et surtout la tribu guerrière des Ouled-Soula, avaient témoigné hautement leur désir de rester fidèles à la France.

Le Belezma était soumis. En dix jours, sans que l'intervention d'aucune force armée fût nécessaire, et malgré les affreux ravages faits dans le pays, une contribution de 58,000 francs fut versée au camp du colonel Le Breton. Tous les douars étaient descendus dans la plaine, tous les chefs s'étaient rendus auprès de l'officier qui représentait la France. « Nous n'avions jamais » été soumis à personne, disaient les Ouled-Sultan, nous avons » eu un mouvement d'orgueil, nous espérions vous résister. » Aujourd'hui, vous nous avez démontré notre impuissance, le » prestige de nos montagnes est détruit, nous vous reconnais- » sons pour nos maîtres, et vous n'aurez pas de serviteurs plus fidèles que nous. » Les retards causés par un mauvais temps inouï pour la saison, et par diverses circonstances, ne nous ont pas permis de parcourir le djebel Aurès et d'y obtenir les mêmes résultats que dans le reste de la partie méridionale de la province. Mais les pertes essuyées par les tribus qui l'habitent, dans les différents combats auxquels elles ont pris part, et la soumission des Oulad-Sultan, y ont porté la terreur. Ahmed Bey, extrêmement malade et abandonné de ses serviteurs, n'y a trouvé que le refuge dû à un frère fugitif et malheureux. Vers le Sud,

Ben Ahmed bel Hadj, à la tête d'une troupe d'environ 200 hommes, jouit d'une certaine influence et pourrait bien organiser une résistance à nos colonnes ; mais les ressources pécuniaires qu'il avait tirées de la kasba sont déjà épuisées, et il est peu probable qu'il décide les montagnards à descendre dans la plaine, puisqu'il n'a pu les y appeler par l'appât du pillage, lorsqu'il était rentré à Biskra. Enfin, l'espèce de confédération formée par les tribus de ce massif est déjà divisée. Ainsi, à l'Ouest, les Ouled-Abdi, qui occupent une riche et longue vallée parallèle à celle de Batna, font en ce moment leurs propositions de soumission. Au Sud, les Beni-Ferah et les Ouled-Zian demandent à suivre le parti du marabout Si-Mokran, homme important et vénéré, qui depuis quatre mois ne nous a donné que des preuves de dévouement. Dans la même zone, les Beni-Ahmed (habitants de Mechounèche) sont restés fidèles à la parole qu'ils nous avaient donnée au mois de mars, et n'ont pas voulu recevoir le khalifa dans leurs villages. Le chef des Oulad-Loula, Ahmed ben Chenouf, et le marabout de Khanga, Sidi Nadji, franchement ralliés à notre cause, exercent sur tout ce côté une salutaire influence, et achèvent d'envelopper la partie hostile, comme d'une ceinture de tribus bien disposées. La résistance est donc ainsi décomposée, mais non détruite, et le djebel Aurès ne saurait être considéré comme soumis à la France. Là, comme ailleurs, les affaires pourront avancer par les négociations, mais elles ne se termineront, suivant l'expression arabe, que quand la poudre aura parlé.

En présence de cet état de choses, je crus devoir faire occuper provisoirement Biskra par une garnison nationale. Deux bataillons resteront dans cette place jusqu'au 20 juin, pour faire dans la kasba toutes les dispositions nécessitées par la présence d'une troupe française. Le service des subsistances est assuré jusqu'au mois de décembre, c'est-à-dire jusqu'à l'époque du retour des Arabes dans le Sahara. D'ici là, les 500 hommes occuperont la kasba et rendront infructueuse toute tentative du khalifa d'Abdel-Kader pour rétablir son autorité dans les Zab. Ce commandement important est remis à M. le commandant Thomas, qui

connait bien le pays et la situation. Déjà chargé de l'enquête sur la trahison du 12 mai, il poursuivra le châtimeut de tous ceux qui ont pu y prendre part.

Il a sous ses ordres le kaïd de Biskra et sa cavalerie, les Oulad-Soula et, enfin, Si Mokran auquel j'ai cru devoir donner les moyens d'appuyer, par un caractère politique, l'influence que son caractère religieux lui donne sur le sud de l'Aurès. Déjà chef des villages d'El-Kantara et de Mdoukal, il a été nommé kaïd des tribus établies auprès de ces villages ; les Sahari sont depuis longtemps soumis à la France et, en ce moment, deux bataillons, sous les ordres de M. le colonel de La Tour du Pin, procèdent à l'organisation des Oulad-Déradj, qui acquittent leurs contributions sans la moindre difficulté. A ce commandement, Si Mokran joindra celui des tribus de l'Aurès qui le demandent pour chef ; établi à Outaïa, à 7 lieues de Biskra, avec une smala de 100 cavaliers, il pourra rendre de grands services à notre garnison des Zab.

Je laisserai à Batna des forces suffisantes, non-seulement pour occuper ce point important, mais pour agir sur les environs, assurer les communications avec Biskra et la sûreté de cette place. Le commandant de ce camp continuera les négociations entamées avec les gens de l'Aurès, dont il peut détruire en partie les moissons. Il aura sous ses ordres les tribus récemment soumises du Belezma. Ces tribus, groupées suivant leurs intérêts et leurs habitudes, formeront quatre kaïdats, dont les chefs viennent de prouver leur influence et vont recevoir l'investiture. Après la défection de Bou-Aziz, je n'ai pas cru devoir rétablir le vaste commandement qu'il exerçait du temps des Turcs.

Avant la fin du mois, les corps auront regagné leurs garnisons, pour y prendre un repos devenu indispensable. Je n'ai pas voulu interrompre, par des citations, ce récit succinct et pourtant bien long. Mais je manquerais au premier de mes devoirs, Monsieur le Maréchal, si je n'appelais votre bienveillance toute spéciale, sur des troupes qui ont beaucoup souffert et beaucoup fait.

L'infanterie tient la campagne depuis quatre mois, sans interruption. Exposés à de brusques changements de température, maniant alternativement la pioche ou le fusil, nos soldats ont

bravé avec le même courage les privations comme les dangers, et fait preuve, en toutes circonstances, de ce noble dévouement qui n'attend pas de récompense et qu'on ne saurait trop admirer. Le bataillon de tirailleurs indigènes a montré ce que peut, sur une troupe, l'influence d'un bon corps d'officiers; toujours employé comme partisans, il s'est parfaitement acquitté des missions les plus périlleuses et les plus pénibles. Le 3^e de chasseurs d'Afrique a soutenu sa vieille réputation : à l'affaire du 24 avril, lancé contre un ennemi invisible et sur un terrain presque impraticable, ses escadrons n'ont pas hésité un instant et ont ajouté une belle page à leur histoire déjà glorieuse. Les spahis ont montré de la vigueur devant l'ennemi, sans cesse disséminés, pour la correspondance, la perception des impôts et l'organisation du pays, ils ont rendu de très grands services. Je n'ai pas besoin de faire l'éloge des armes spéciales, qui, par une supériorité incontestable de courage et d'instruction, ont depuis longtemps acquis une renommée européenne. Les services administratifs, dirigés par M. le sous-intendant Duplessis, ont été constamment assurés, je dois des éloges à ceux qui en étaient chargés. Embarrassé du choix parmi tant de gens qui ont fait plus que leur devoir, je vous signalerai cependant quelques noms, me réservant de vous demander dans un prochain rapport des récompenses bien méritées. Je citerai :

Dans le 2^e de ligne : le capitaine de France ; le lieutenant Fournier, blessé ; et le voltigeur Viel.

Dans le 22^e : le commandant Laity, blessé ; les lieutenants Sandré, amputé, et Castex ; le sous-lieutenant Corbon, blessé ; le caporal Brière, blessé ; les grenadiers Blanc et Combrizon.

Dans le 31^e : le commandant Filhol de Camas et le capitaine Petitgrand.

Dans le 19^e léger : le capitaine Tombeur ; les sous-lieutenants Sentex, blessé, et d'Itérail de Brisis.

Dans le bataillon de tirailleurs indigènes : le commandant Thomas ; les capitaines Bessières et Dargent ; le sous-lieutenant Braquis, blessé.

Dans l'artillerie : le chef d'escadron Parizet ; le capitaine Mi-

trecé ; le lieutenant Thopin, blessé ; le maréchal-des-logis Paul ; le brigadier Vignalet, et le canonnier Chevrier.

Dans le génie : le capitaine Masson.

Dans le 3^e de chasseurs : le colonel Noël ; les capitaines Prémonville et Decroix ; les sous-lieutenants Carles, blessé, et Marmier, blessé ; les maréchaux-des-logis Turnes, blessé, et Bonzom ; le brigadier Andrieux, blessé ; le trompette Berr, blessé ; les chasseurs Torbet et Guinder.

Dans les spahis : le lieutenant-colonel Bouscaren ; le capitaine Arbellot, qui a eu trois chevaux tués sous lui ; les lieutenants Duhard et Henry ; le sous-lieutenant Ben Zekri ; les brigadiers Courtois et Duclerc ; le trompette Hieraltzer, blessé ; les spahis Mohammed ben Sala et Baghmouni.

Tous les officiers d'état-major employés, soit auprès de moi, soit à divers titres dans la colonne, non-seulement ont apporté un grand zèle dans leurs différents services, mais ils se sont acquittés avec un remarquable courage des missions, que les circonstances atmosphériques et la configuration du terrain, rendaient extrêmement périlleuses. M. le colonel Tatareau, chef d'état-major, depuis longtemps connu en Afrique, a fait preuve, dans la journée du 24 avril, d'une vigueur qui n'a étonné personne, en défendant, avec une poignée d'hommes, une position importante attaquée avec furie.

J'ai eu beaucoup à me louer de M. le général Sillègue, de son zèle, de son énergie et de son empressement à accomplir toutes les missions qui lui ont été confiées.

La division a eu, dans ses divers engagements, 23 hommes tués, dont un officier, et 92 blessés, dont 13 officiers. L'officier tué est le commandant Gallias, du 3^e chasseurs, ancien et intrépide serviteur de la France, que la mort est venue frapper à la tête d'une charge où elle l'avait si souvent épargné. Gallias sera à jamais regretté de tous ceux qui l'avaient connu et qui avaient pu apprécier cette nature loyale et affectueuse.

Pendant tout le temps de nos opérations, le Tell est resté tranquille ; les ordres de tous genres émanés de l'autorité n'ont rencontré aucune résistance. M. le capitaine Fournier a parcouru

les tribus avec quelques spahis pour travailler à la statistique, constater les labours, étudier quelques questions importantes et répandre les idées d'ordre et de justice qui doivent être la base de notre gouvernement. Partout il a trouvé toute facilité pour l'accomplissement de sa mission. Chaque jour, le pays est plus calme, le pouvoir plus fort, l'administration plus régulière. Aux environs de Philippeville, les menées du chérif Boudali sont restées sans résultat. Près de Sétif, dans le Guergour, Saïd Bel Abid poursuit ses succès; j'ai envoyé M. le général Sillègue donner l'investiture à ce chef important et organiser, d'après vos ordres, la troupe irrégulière que lui soldera la France. Dans l'Est, M. le général Randon vient de parcourir toutes les frontières de Tunis et s'est avancé jusqu'à Tebessa. Il a trouvé, dans tout le pays, les meilleures dispositions. Le temps me manque pour vous indiquer aujourd'hui les heureux résultats obtenus par cet officier général, et que nous devons, en grande partie, à ses excellentes vues administratives, à sa remarquable intelligence des affaires. Dans des prochains rapports, j'aurai l'honneur de vous les exposer et de vous entretenir de quelques sujets importants sur lesquels j'ai dû glisser légèrement, tels que l'occupation provisoire de Biskra, l'organisation du Belezma, etc.

Veillez agréer, Monsieur le Maréchal, l'assurance de mon respectueux attachement.

*Le Lieutenant-Général Commandant Supérieur
de la province de Constantine,*

Signé : HENRI D'ORLÉANS.

L. CHARLES FÉRAUD.

(A suivre.)

